

exquise bonté, à la douceur angélique de son regard, à tant de rares et précieuses qualités que j'ai découvertes en elle ?

Le regard du père s'était chargé de tristesse.

— Ah ! mon ami, dit-il, prends garde !

— Que, puis-je avoir à craindre ? répondit le jeune homme, j'aime et je suis aimé.

— En es-tu bien sûr ?

— Le regard de Georgette et ses paroles ne savent pas mentir. Elle m'aime, mon père, elle m'aime autant que je l'aime.

— Les femmes sont trompeuses, et les plus jolies, les plus belles, souvent plus que les autres. On se laisse prendre aux accents d'une voix harmonieuse, aux délicieuses sourires, aux doux regards d'une enchanteresse ; on est subjugué, fasciné... Oh ! comme alors tout est beau ! quel ravissement ! On croit que la vie ne sera jamais assez longue pour savourer tant de félicités que l'on croit avoir. Mais tout à coup, un nuage noir obscurcit le ciel que l'on avait vu si pur, la foudre éclate et tout est renversé, détruit, anéanti... On croyait avoir trouvé un ange, c'était un démon !

Lebrun s'arrêta haletant, frémissant, et enveloppa son fils d'un long regard où éclatait toute sa tendresse.

— Mon père dit le jeune homme, toutes les femmes ne se ressemblent pas.

— Ah ! heureusement. Si je t'ai bien compris, Paul, tu veux épouser cette demoiselle Georgette ?

— Avec votre consentement, oui, mon père.

— Oh ! tu sais bien que ton bonheur est ce que je désire le plus au monde ; mais est-il dans le mariage ?

— Je ne puis être heureux sans Georgette.

— C'est toujours ainsi que l'on parle à ton âge. Paul, tu es bien jeune pour te marier.

— On n'a jamais le bonheur trop tôt.

— Soit ; mais encore faut-il qu'il soit durable.

— Avec Georgette il durera toujours.

— J'ai dit cela aussi autrefois, moi ; et après, que resta-t-il de ce bonheur que j'avais cru éternel ? Rien ! Si, quelque chose : d'amers et cuisants souvenirs. Paul, c'est sérieux le mariage, c'est sa vie enchaînée, ce sont de grands devoirs qu'on s'impose. As-tu suffisamment réfléchi à tout cela ?

— Oai, mon père, j'ai beaucoup et longuement réfléchi et, je vous le répète, mon cœur et ma raison sont d'accord.

— Je ne m'opposerai pas à ton mariage, mon cher enfant ; mais à mon tour je te répète : prends garde !

— Mais, mon père !...

— Oai, prends garde de te préparer des regrets pour l'avenir. Quand elle est faite, il n'est plus temps de voir que l'on a fait une folie.

— Mon père, je suis sûr de Georgette comme je le suis de moi-même.

Le sculpteur secoua tristement la tête.

— Il y a tant de choses dans la vie que l'on ne peut prévoir, auxquelles on ne s'attend pas, dit-il.

Il resta un instant silencieux, pensif, et reprit :

— Mon cher enfant, tu es donc bien pressé de quitter ton père ?

— Mais je ne me séparerai pas de vous, mon père, répondit vivement le jeune homme ; il entre bien dans mes intentions de rester avec vous, de vivre en famille ; rien ne sera changé, vous n'aurez qu'un enfant de plus.

— Voilà de bonnes paroles, mon fils, et qui me font du bien au cœur ; mais elles ne chassent pas mes appréhensions.

— Mais que craignez-vous donc ?

— Est-ce que je sais ?... Je crains que tu ne sois pas heureux comme tu l'espères.

— Cependant, mon père.

— Comme toi, Paul, j'ai été enthousiaste et j'ai vu tout en beau ; mais comme il m'a fallu en rabattre et comme toutes mes illusions se sont vite envolées ! Encore une fois, mon fils, je ne veux pas empêcher ton mariage, mais laisse-moi te mettre mon exemple sous les yeux.

J'étais de quelques années plus âgé que toi lorsque j'épousai ta mère ; j'avais longtemps et longuement réfléchi aussi, et mon cœur et ma raison étaient d'accord. Je l'aimais comme tu aimes Mlle Georgette, j'en étais follement épris.

Je n'avais pas comme toi un père pour me guider de ses conseils ; il me semblait que Léonie eût en elle toutes les perfections ; je croyais que je pouvais tout espérer, que j'avais trouvé le bonheur et qu'il durerait toujours.

Oh ! les belles illusions ! Oh ! les folles joies d'un amour trompeur ! les douces ivresses de caresses menteuses !

Léonie était belle comme cette jeune fille, son sourire et son regard exprimaient également la candeur. Quand j'avais à sculpter sur quelque bas-relief un type de pureté et de vertu, c'étaient ses traits que j'essayais de reproduire. Et sa bouche ne s'ouvrait que pour mentir, et ses yeux s'exerçaient à simuler des sentiments qu'elle était incapable d'éprouver. Ah ! ils étaient bien beaux aussi ses grands yeux noirs, mais ils n'étaient pas le miroir de son âme !

— Georgette, mon père, a pour elle un passé sans reproche ; n'est-il pas un sûr garant de l'avenir ?

— Je ne sais pas.

— Vous voulez paraître plus sceptique que vous ne l'êtes.

— Ce nom de Georgette charme tes oreilles comme celui de Léonie charmait les miennes. Je croyais aussi qu'on pouvait regarder dans son passé sans y trouver une tache ; eh bien, non, elle avait su tromper les yeux les plus clairvoyants ; elle avait répondu aux bienfaits par la plus noire ingratitude et trahi l'amitié. Déjà, à l'âge où l'âme des jeunes filles ne s'ouvre qu'aux impressions naïves, aux émotions fraîches, aux pensées sereines, déjà elle subordonnait sa conduite à des calculs ténébreux.

— Georgette, mon père, est la franchise même, la dissimulation et le mensonge lui font horreur.

Le sculpteur sur bois eut sur les lèvres un sourire amer.

— Je le crois, je veux le croire, répliqua-t-il. Mais laisse-moi continuer. Ta mère n'était pas, comme Georgette, une enfant trouvée, sans nom et sans famille ; mais, comme Georgette, elle était pauvre, orpheline, et avait été recueillie par le Dr Villarceau, qui la donna pour compagne à sa fille, aujourd'hui Mme Delteil. Tu ne savais pas, Paul, je te l'apprends.

— En effet, mon père, je l'ignorais.

— Que serait-elle devenue sans le Dr Villarceau ? continua Lebrun, elle aurait été livrée à l'Assistance publique et plus tard, abandonnée à elle-même, elle se serait sans doute mêlée à cette tourbe qui déshonore le pavé des grandes villes, elle aurait traîné une existence vagabonde comme tant d'autres que leurs instincts pervers prédestinent fatalement aux abjections du vice ; au lieu de cela, grâce à son bienfaiteur, qui l'a mise dans le même pensionnat que sa fille, elle n'a manqué de rien ; elle a fait de bonnes études, obtenu le brevet supérieur d'institutrice, et elle était sous-maîtresse dans une institution de jeunes demoiselles lorsque je l'ai épousée.

Tu sais comment elle m'en a été reconnaissante et comment j'ai été récompensé de ma tendresse et de mon dévouement. Et crois-tu que le Dr Villarceau n'ai pas eu à se plaindre d'elle ? Hélas ! oui, en vaine et jalouse de la fortune et du bonheur des autres, avant, comme après son mariage, elle a cherché à rompre le lien qui unissait deux cœurs, se faisant une arme de la basse calomnie, peut-être un plaisir de porter la douleur dans la maison de son bienfaiteur et de briser le cœur de celle dont elle se disait l'amie et qui croyait avoir en elle presque un cœur.

Le jeune artiste, très pâle, courbait la tête.

Voilà, poursuivait le père, ce qu'était une fille charmante, bien élevée, instruite, intelligente, en laquelle on avait une entière confiance et qui savait se faire aimer ; je n'ai plus à te dire, mon fils, ce qu'a été la femme que son mari adorait. Ah ! pardonne-moi ces nouvelles révélations ; ne vois dans mes paroles, dont je ne peux chasser l'amertume, que des alarmes paternelles. Je te montre combien il faut se méfier de son cœur, de ses entraînements généreux, et avec quelle réserve on doit accorder sa confiance.

Paul, tu as la candeur des âmes loyales et honnêtes ; j'étais comme toi autrefois, et si je ne suis plus le même, c'est que j'ai acquis, d'une façon bien cruelle, l'expérience des hommes et des choses de la vie.

Dieu me garde de hasarder sur Mlle Georgette un jugement téméraire ; je ne la connais pas ; je vois son portrait et il ne me révèle rien qui soit de nature à m'alarmer. Mais que veux-tu, mon cher enfant, je suis père, et quand il s'agit de toi, de ton bonheur, de ton avenir, j'ai toutes les anxiétés qui peuvent tourmenter l'âme d'un père. Je suis méfiant, sans raison dans cette circonstance, si tu veux, mais je me méfie. Paul, si celle que tu aimes était aussi une habile comédienne ?

— Mon père, répliqua le jeune homme d'une voix forte et vibrante, quand vous connaîtrez Georgette, vous vous reprocherez d'avoir eu cette mauvaise pensée.

Je suis candide, naïf même, mais pas encore assez pour me laisser facilement tromper par les apparences, si séduisantes qu'elles soient. Ce qui m'a attiré vers Georgette, c'est plus ce que j'ai deviné en elle que sa rayonnante beauté, et si je l'ai aimée, c'est que j'ai senti qu'elle était digne de moi et digne de devenir votre fille.

Et d'une voix chaude, avec un peu d'exaltation et beaucoup d'enthousiasme, Paul raconta à son père tout ce qu'il savait de la jeune fille.

— Je n'ai rien à répondre à cela, dit Lebrun, quand son fils eut terminé son récit ; tu l'aimes, et serait-elle un démon, comme je disais tout à l'heure, que tu trouverais qu'elle est un ange.

J'ai eu, quand j'aimais, ton enthousiasme et ta parole ardente ; comme toi, je l'aurais vaillamment défendue ; on ne permet à personne, pas plus à un ami, à un frère qu'à un père, de toucher à son idole. L'amour est une puissance à laquelle rien ne résiste ; il ne voit que des perfections dans l'objet de son culte ; Dieu veuille, mon fils, que le tien ne soit pas aveugle !

— Mon père, je vous en prie, dit Paul avec émotion, calmez vos craintes.

— Ah ! je voudrais ne pas les avoir.

— Elles disparaîtront.

Lebrun se leva et se mit à marcher dans l'atelier.

Malgré tout ce que son fils lui avait dit, les mouvements de sa physiologie révélaient les angoisses de la tendresse paternelle.

Assurément, il ne jugeait pas les autres femmes d'après la sienne ; il en connaissait de bonnes, de dévouées, qui n'avaient jamais failli à leurs devoirs ; des épouses fidèles, aimant leurs maris ; des mères adorant leurs enfants ; mais il en connaissait d'autres qui ressemblaient à Léonie ; elles avaient des prétextes pour n'être jamais au logis, cachant leur inconduite sous le masque de l'honnêteté et le voile de la pudeur. Quelles étaient méprisables et dangereuses, ces femmes !

Voilà pourquoi la pensée du mariage de son fils l'épouvantait.

Il avait eu tant à se plaindre, tant à regretter, tant à souffrir, qu'il était bien naturel qu'il redoutât pour son fils, au bout de quelques années, le même désenchantement, les mêmes souffrances.

Par exemple, il ne se disait pas que la jeune fille au portrait était pauvre, sans nom, sans famille, qu'elle avait été élevée par charité.

Oh ! cela lui était bien égal. S'il avait eu quelque chose à lui reprocher, c'eût été d'être trop belle. Mais était-elle bien la femme qu'il fallait à Paul ? Elle serait sage, ordonnée, attachée à ses devoirs ; soit, il voulait le croire ; mais rendrait-elle son mari heureux ? lui serait-elle reconnaissante de l'avoir élevée jusqu'à lui ? Sans doute c'était possible. Et si le contraire arrivait !